TROIS HÉRITIÈRES,
UN TRÔNE À CONQUÉRIR.

RULE

ELLEN GOODLETT

bayard

RULE

Aux membres de Meraki, mon clan de Voyageurs,
toujours partants pour m'accompagner sur un bout de chemin,
mettre de l'ambiance dans un salon d'embarquement,
ou sauter d'un pont avec moi.

Illustration de couverture : © 2018, I Love Dust
Design de couverture : © 2018, Hachette Book Group, Inc.

Ouvrage initialement publié par Little, Brown and Company,
un département de Alloy Entertainment, NewYork,
sous le titre : *Rule*
© 2018, Alloy Entertainment, LLC.
© 2020, Bayard Éditions pour la présente édition
18, rue Barbès – 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 979-1-0363-0550-4
Dépôt légal : mai 2020

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

ELLEN GOODLETT

RULE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric Moreau

bayard

1

Zofi

Zofi fut réveillée par la voix de sa mère, plus forte et haut perchée que d'ordinaire. À travers ses paupières plissées, elle regarda dans la tente qu'elles partageaient depuis deux mois, la jeune fille étant incapable de dormir seule. Chaque fois qu'elle fermait l'œil, elle voyait du sang.

– Je peux savoir pourquoi vous la cherchez ? demanda sa mère.

Un froissement retentit – un parchemin peut-être ?

– Ce document stipule que nous devons ramener la fille unique de Diina à la capitale, répondit un homme.

Il s'exprimait avec un accent. Des intonations presque… *koloniennes*.

– Vous êtes Diina. Dites-nous où elle est.

Zofi se leva brusquement, se débarrassant des derniers vestiges de sommeil. *Par les sables*. C'était forcément un aiglon.

Sa mère ignora la requête du soldat.

– Voilà qui est très insolite, rétorqua-t-elle, juste devant l'entrée.

– C'est un ordre du roi.

La voix de l'homme se fit moins sonore. Sa mère l'éloignait, afin de gagner du temps.

Zofi enfila son havresac sur ses épaules, balluchon d'urgence que sa mère avait préparé deux mois plus tôt. *Retiens-les*, implora Zofi tout en sortant son poignard pour couper la toile à l'arrière de la tente, en espérant que les aiglons ne surveilleraient que l'avant.

Dehors, dans la nuit du désert de Verre, malgré l'air froid qui lui saisissait les poumons, elle prit une profonde inspiration pour s'éclaircir les pensées. Si elle réussissait à atteindre les dunes, elle pourrait se terrer dans les escarpements, se nourrir de lézards et saigner les cactus pour boire. Le désert lui permettrait d'être à l'abri quelques jours, à condition qu'elle parvienne à s'y enfoncer.

Pour cela, elle avait besoin de vitesse.

Zofi pressa son couteau contre son avant-bras. Dès que la lame eut percé sa peau, elle ferma les yeux. Ses sens se replièrent sur eux-mêmes. Dans son esprit, chacune de ses veines s'embrasa comme les tracés d'une carte. Elle vit son cœur se contracter pour y propulser du sang, alimenter son organisme en oxygène et nutriments.

Et bientôt un autre élément. Une étincelle supplémentaire, projetée en elle par l'entaille qu'elle venait de s'infliger.

Les Arts du sang.

Décrire à un néophyte les sensations provoquées par les Arts aurait été aussi impossible que lui expliquer un sixième sens. Les Arts avaient un goût de vert, l'odeur de l'adrénaline, le même son que le froid. Ils étaient apparus dans les Contrées quatre siècles plus tôt, et nul hors de ce continent ne pouvait y puiser une dîme. Mais pour les habitants qui y étaient nés, comme Zofi – et, malheureusement, les aiglons lancés à ses trousses –, les Arts rendaient possibles des prouesses surhumaines.

Cette nuit-là, la jeune fille exploita cette adrénaline froide et verte. Comme si l'on cousait à l'aide d'une aiguille mentale, pratiquer une dîme exigeait concentration et volonté – certains murmuraient des incantations, mais cela n'était pas nécessaire, il s'agissait d'un simple moyen pour aider son cerveau. Pour dîmer, il fallait seulement connaître son anatomie et les ressources de son corps. Savoir ce qu'il advenait de son sang, de son cœur, de ses poumons et de ses veines quand on les poussait jusqu'à leurs limites.

Zofi avait recouru à ce procédé assez souvent pour n'avoir besoin d'aucune parole. Détenant tout le potentiel des Arts dans son esprit, elle le canalisa par sa volonté vers un but précis. Ses vaisseaux se dilatèrent comme tant de fois auparavant, absorbant plus d'air, déversant plus de puissance dans ses membres.

Elle rouvrit les yeux. Son environnement lui parut différent. Le sable flottait autour de ses chevilles. Les voix de sa mère et de l'aiglon, toujours audibles de l'autre côté

de la tente, lui semblaient extrêmement lentes, comme si la femme et le soldat avaient la bouche pleine de mélasse. Une mouche demeurait en suspens près de son coude, ses ailes battant au quart de leur vitesse normale.

Mais seule Zofi voyait les alentours ainsi. Le monde n'avait pas ralenti. C'est elle qui était devenue plus rapide.

Elle courut à une allure phénoménale vers les dunes, ses semelles effleurant à peine le sol. En quelques secondes, elle avait parcouru plus de cent pas et atteint le pied de la première dune. Elle s'élança pour l'escalader, provoquant des écoulements de sable à mesure que ses bras et ses jambes la propulsaient. À mi-hauteur, elle jeta un coup d'œil en arrière pour vérifier si on la pourchassait.

Trois lunes illuminaient le paysage. Nox et Essex, les deux premières, étaient au firmament. Syx se dressait à l'horizon tel un pampleglobe bien rond. La silhouette de Glacie, la bourgade-oasis aux abords de laquelle elle et les siens s'étaient installés, se détachait à l'arrière-plan – un cercle parfait de palmiers et de bâtisses au toit de chaume. Devant le village s'étendait le campement de son clan – plusieurs dizaines de tentes disposées autour de deux grands feux. Quelques membres de sa tribu se serraient encore près des braises rougeoyantes, même si le repas s'était terminé plusieurs heures plus tôt. Ils veillaient tard, occupés à se conter des histoires, l'un des passe-temps favoris des Voyageurs.

Zofi eut un coup au cœur. Elle avait grandi parmi eux, changeant de lieu chaque semaine, parcourant sans

relâche les zones reculées des Contrées. Son clan était sa famille – plus encore, c'était son *foyer*. Le seul qu'elle ait jamais connu. Elle n'avait aucune envie de le quitter.

Pourtant, si elle restait, elle risquait d'attirer les foudres des aiglons sur tous les siens, pas seulement sur elle.

Concentre-toi.

Elle promena le regard sur le campement. Deux guetteurs faisaient semblant de somnoler au bord de la route. Un autre était posté pour surveiller l'oasis, car même en cet endroit – un village où l'on avait assuré à sa mère que les nomades étaient tolérés –, il fallait se montrer prudent. Il suffisait qu'un imbécile superstitieux répande la rumeur que les Voyageurs étaient des mangeurs de bébés pour leur valoir la haine d'une bourgade entière.

Ils en avaient déjà fait l'amère expérience.

À côté des gardes, deux chevaux étaient attelés au chariot des aiglons, et trois autres broutaient près de ses roues. Pourtant, elle ne vit sur la carriole qu'un seul soldat occupé à fumer. Où étaient les autres ?

Un picotement parcourut ses veines. Il ne lui restait plus que quelques minutes avant que cette dîme s'estompe. *Mère va retenir les aiglons*. Zofi devait à présent s'éloigner du campement autant que possible. Elle fit volte-face pour reprendre son ascension.

Comment l'avaient-ils trouvée ?

Surtout, s'ils étaient venus la chercher, qu'était-il arrivé à Elex ? Jamais il ne l'aurait trahie – pas de son plein gré. Ils avaient dû lui arracher des aveux par la torture.

Cesse de te tourmenter. Les émotions risquaient de la ralentir.

Plus que quelques mètres avant le sommet de la dune. Elle sentait un fourmillement dans ses mains – les bénéfices de la dîme s'atténuaient. Grâce aux Arts, on pouvait être plus fort, plus rapide, invincible, mais seulement pour une durée limitée. Une fois l'effet dissipé, il fallait du temps au sang pour se régénérer avant qu'on puisse procéder à une nouvelle ponction.

À moins de connaître le secret des Voyageurs.

Du bout des doigts, Zofi effleura son sac. Cinq flacons de verre – des recharges, ainsi qu'elle les surnommait – y étaient entreposés. En cas de nécessité, elle pouvait prolonger sa course à l'allure du vent, même si elle aurait préféré s'en passer. Par tous les sables ! Elle risquait d'en avoir grand besoin plus tard.

Alors qu'elle se hissait au sommet de la dune, les derniers effets de la dîme s'évaporèrent. Son corps reprit une course normale, les membres tremblants et courbatus.

Au même instant, une corde la ceintura.

– Ce que vous pouvez être prévisibles, vous autres les Voyageurs.

Zofi écarta les bras pour empêcher la corde de se resserrer davantage. Son assaillant tira, et elle glissa vers lui dans le sable. Il s'était embusqué de l'autre côté de la crête. Elle s'était jetée droit dans le piège.

Idiote. Elle aurait dû rester en terrain plat et s'éloigner de la route.

Mais l'heure n'était pas aux regrets. Elle releva les bras pour rejeter la corde au loin. Lorsque l'aiglon s'approcha d'elle, elle tenta de le frapper, mais il para l'attaque.

Son poing s'écrasa contre l'os du soldat ; le choc lui valut une violente décharge de douleur.

– Hé oh, du calme ! s'exclama-t-il, avant de lever les mains en signe d'apaisement.

Zofi lui donna un coup dans le nez.

Il porta vivement la main à son visage.

– Vagabonds de malheur, vous…

Il s'interrompit lorsqu'elle lui expédia un coup de pied dans le genou, et la repoussa en arrière. Elle trébucha et tomba en équilibre précaire au bord de la colline de sable.

Elle regarda en bas, songeuse. La pente n'était pas si raide, tout compte fait. Si elle se laissait rouler, ça ne serait pas plus douloureux que de glisser le long d'une côte enneigée dans les monts de l'Aurore.

– Je suis là pour vous aider, prétendit-il.

Zofi sauta vers le bas de la dune.

L'aiglon poussa un cri agacé et plongea pour se saisir d'elle. Ils dégringolèrent, fatras de cuir, de bras et de jambes mêlés. Du sable se faufila dans la bouche, les yeux et les oreilles de Zofi.

Le soldat lui atterrit lourdement dessus, et le choc lui coupa le souffle. Elle tenta d'atteindre ses fioles. Par les sables. Elle n'avait plus son havresac. Elle jeta un coup d'œil en arrière, le repéra à mi-hauteur de la dune.

Il se releva, mains ouvertes, les paumes dans sa direction.

– *Écoutez-moi*. C'est le roi Andros qui m'envoie.

Elle l'observa à la faveur du triple clair de lune. Avec sa peau brune et son nez large d'allure noble, il avait tout d'un Kolonien.

Il semblait jeune. Pendant une fraction de seconde, elle éprouva un soupçon de culpabilité. Aurait-elle le courage de tuer encore ?

Elle n'avait pas le choix. Il se dressait en travers de son chemin.

Il sourit, prenant à tort l'hésitation de Zofi pour une reddition.

– Je ne mords pas, lui confia-t-il.

Zofi dégaina son poignard et, d'un même mouvement fluide, se leva d'un bond.

– Moi si.

Elle ressentit alors comme une piqûre d'épingle à la poitrine, à peine plus douloureuse que celle d'un insecte. Quelques instants trop tard, elle remarqua la présence à quelques pas de là d'un aiglon plus âgé, une sarbacane pressée contre la bouche.

Du poison. Elle extirpa la fléchette.

Puis plus rien.

Zofi voyageait à bord d'un bateau. Elle était *vraiment* sur un bateau. Elle tanguait, ballottée par les vagues, naviguait à travers un ciel noir sans étoiles.

Parfois, ce ciel lui parlait. Il avait la voix d'Elex. Elex, qui l'avait enfin embrassée, de ses lèvres douces et parfaites, comme elle en avait toujours rêvé. Juste avant qu'il paie pour les fautes qu'elle avait commises. Elle tendit la main vers lui, mais l'océan les arrachait l'un à l'autre. Tout autour d'elle tourbillonnait. Elle se noyait, vomissait de l'eau de mer, sous le ciel noir, puis le crépuscule, puis encore le noir.

Après ce qui lui sembla des années entières, une vague plus violente que les autres la projeta contre le bois. Elle entendit alors les grincements des roues, les claquements des sabots, et tout lui revint d'un coup, beaucoup trop vite – le désert, les aiglons, l'affrontement sur les dunes.

La fléchette empoisonnée.

Elle n'était pas du tout à bord d'un navire, mais dans une voiture à chevaux.

Elle se redressa si brusquement qu'elle se cogna le front dans un accoudoir. Elle grogna et se plia en deux.

– Visez là-dedans.

Quelqu'un lui avança un seau métallique sous le menton.

Une vive nausée la secoua. Zofi eut un haut-le-cœur, mais son estomac fut pris d'un spasme à vide.

– C'est le mal du voyage. Au moins, vous aurez dormi quand ça remuait le plus.

Elle entrouvrit un œil, puis eut un mouvement de recul lorsqu'elle vit, assis en face d'elle, l'aiglon de la dune. Sa main fila à son ceinturon. Hélas, le fourreau de son couteau était vide.

Il soupira.

– Vous êtes restée endormie pendant trois jours. Je suis désolé. Mon chef a utilisé le venin spectre uniquement parce qu'il a cru que vous alliez me poignarder.

Il avait raison, songea-t-elle.

– Le venin spectre ? s'étonna-t-elle, d'une voix fluette, éraillée.

Elle humecta ses lèvres gercées.

– Comment se fait-il que je sois encore en vie ?

Le soldat eut un sourire en coin.

– Cette toxine n'est mortelle qu'à forte dose. Les fléchettes que nous employons font seulement perdre connaissance à nos adversaires. Vous ne garderez aucune séquelle, mais encore une fois, je suis navré que nous ayons dû y recourir.

C'était à n'y rien comprendre – un tir de sarbacane sans intention de tuer, un aiglon qui s'excuse auprès d'une Voyageuse.

– Où m'emmenez-vous ?

– Nous sommes presque arrivés.

Il écarta un peu le rideau de la portière. Zofi écarquilla les yeux et se pencha pour coller le nez à la vitre.

Enfant des déserts et de l'océan, Zofi n'avait jamais vu de jungle.

Des arbres au tronc aussi gros que la calèche s'élançaient vers le ciel. Des lianes s'entortillaient entre les branches parsemées de taches de couleurs vives – fruits ou oiseaux, Zofi n'en avait pas la moindre idée. Dans le

sous-bois, grâce à l'épaisse voûte des feuillages, il faisait aussi sombre qu'au crépuscule. Humains, oiseaux et singes jacassaient tous si fort que la jeune fille se demanda comment elle avait pu dormir.

Il devait s'agir de la route des marchands, la voie principale des Contrées, qui partait des déserts du Nord et descendait par la jungle Éternelle. Ils croisaient des fermiers qui tiraient des charrettes à bras chargées de fruits et de fèves d'abraca. Tout le monde était vêtu de véritables kaléidoscopes de couleurs – tuniques rouges et roses, pantalons bleus et verts. Même les habitants du désert, dont les larges robes couvraient tout le corps, préféraient les étoffes vives aux tenues noires du Nord.

Presque tous les passants ressemblaient à l'aiglon assis face à elle. Grands, sveltes, musclés, ils avaient le visage ovale et de longs cheveux lisses relevés en chignon ou coupés droit à hauteur du menton. Coiffure qui faisait ressortir encore davantage leurs pommettes saillantes. Leur peau était d'un brun très foncé, presque aussi basanée que la sienne. Hormis cette similitude, ils n'avaient rien en commun. Personne ici n'avait les épais cheveux noirs bouclés de Zofi, sa silhouette étroite ou ses traits raffinés. Et elle mesurait environ une tête de moins que tout le monde.

Elle ressortait comme le nez au milieu de la figure.

Un marchand croisa son regard et leva les doigts vers elle comme s'il voulait la tenir à distance, en montrant les dents, ainsi qu'on l'aurait fait pour conjurer un démon.

Zofi montra les dents en retour, et ressentit une satisfaction fugace lorsque l'homme fit un bond en arrière.

Leur destination ne faisait aucun doute. La jungle Éternelle couvrait presque tout le territoire des Contrées. Elle commençait aux monts de l'Aurore à l'est et se clairsemait petit à petit dans les marécages de l'ouest. En son centre, à l'endroit où la forêt tropicale était la plus dense, se trouvait Rey-Kolonya, nommée ainsi en l'honneur du roi de Kolonya, la Contrée centrale.

La seule Contrée qui comptait, désormais.

Son estomac fut de nouveau saisi d'un spasme, mais pas à cause du mal du voyage.

– Si je suis prisonnière, vous devez m'expliquer pourquoi. C'est la loi.

L'aiglon rit carrément. *Quel chien galeux !* Puis il tambourina au plafond.

– Vous n'êtes pas notre prisonnière, Zofi. Ne vous inquiétez pas pour cette affaire de vulgaire larcin.

Zofi fronça les sourcils. Un larcin ? Des villageois jaloux l'auraient-ils accusée ?

Mère. Celle-ci avait dû inventer un prétexte pour justifier que sa fille ait fui les aiglons. De toute évidence, ils ne savaient rien du crime qu'elle avait vraiment commis, et ils avaient dû s'étonner qu'elle tente de s'enfuir.

Mais si les soldats ignoraient tout de son acte, pourquoi la convoquait-on ?

– Ma mère, elle va bien ? le questionna enfin Zofi.

– Diina se porte à merveille. Elle vous recommande d'appliquer ses conseils, si jamais vous voyez ce qu'elle veut dire par là.

Évidemment. Depuis deux mois, elles ne parlaient que de ça. Il s'agissait de la marche à suivre si les conséquences de son acte la rattrapaient. *Joue leur jeu*.

La calèche s'arrêta dans un soubresaut et la portière s'ouvrit à la volée, ce qui la fit sursauter. L'aiglon qui l'avait empoisonnée chevauchait à côté, il y avait deux autres étalons dans son sillage.

– Maintenant que vous êtes réveillée, nous allons pouvoir continuer à cheval, déclara le jeune soldat. J'ai songé que ça vous conviendrait davantage.

L'autre présenta sa main à Zofi, qui l'ignora et enfourcha seule le plus gros animal. Le vacarme de la jungle redoubla.

Même à cheval, elle attirait les regards – tantôt curieux, tantôt franchement hostiles. Elle releva le menton, sans prêter attention à ceux qui marmonnaient « vagabonde » et « jeteuse de sorts ». Zofi avait déjà entendu toutes les insultes possibles et imaginables. Elles glissaient sur elle comme la pluie sur le verre.

– Demandez mes ailes de chauve-souris ! criait un commerçant.

Des pièces de viande séchée – de toute sa vie, Zofi n'en avait pas vu la moitié – pendaient à l'avant-toit de son échoppe couverte de lianes.

Zofi grimaça.

– Ça se mange ?

L'aiglon rit.

– C'est très savoureux, figurez-vous.

Elle songea que le premier à avoir goûté à de la chauve-souris devait vraiment mourir de faim, puis ils passèrent un virage.

Un peu plus loin, la jungle s'effaçait. Soudain, la jeune fille ne pensa plus aux soldats, cessa de se demander pourquoi le roi la convoquait. Elle ne pensa plus à rien, parce que *par tous les sables,* quel spectacle ! Les innombrables ballades et poèmes qu'elle avait pu entendre ou lire ne l'avaient pas préparée à pareille splendeur.

Au centre d'une vaste clairière s'étendait Rey-Kolonya. Un millier d'arbres très anciens, qu'on avait fait pousser tronc contre tronc, s'imbriquaient les uns dans les autres pour entourer la cité d'une épaisse muraille végétale. Le fleuve Leath venait en lécher les pieds. Vingt mètres plus haut, la cime noire des arbres cachait le rempart fortifié qui se dressait derrière : les vraies défenses de la cité. Des soldats en armure de cuir patrouillaient sur le chemin de ronde. Au-delà du mur, les dix tours de la citadelle d'Ilian perçaient le ciel. Chacune était taillée dans des bois-roc de teintes différentes, du hêtre le plus blond à l'ébène le plus sombre. Ces couleurs resplendissaient au soleil.

Ayant passé sa vie sur les routes, Zofi avait vu toutes les grandes villes des autres Contrées. Rey-Kolonya n'avait aucune égale.

On se pressait par milliers aux portes de la capitale pour y entrer ou en sortir, marée humaine dont les individus semblaient plus nombreux que les gouttes d'eau du fleuve. C'était le genre d'endroits qui pouvait engloutir une personne tout entière. Pourtant, malgré les dangers qui se cachaient derrière cette enceinte, Zofi ne put s'empêcher de reconnaître que c'était magnifique.

– C'est la première fois que vous voyez la capitale, à ce que je constate, commenta le jeune aiglon. Les nouveaux visiteurs sont toujours subjugués.

Zofi se renfrogna. Elle détestait admettre quoi que ce soit, même par inadvertance. En guise de réponse, elle éperonna sa monture.

Le soldat maintint la cadence tandis que la route sillonnait des champs de blé en herbe sans cesser de faire la conversation.

– Quand les Contrées ont acquis leur indépendance et se sont libérées du joug de Génal, il y a quatre-cents ans, c'est le roi Ilian lui-même qui a semé cette muraille. Ces arbres sont encore debout après quatre siècles, preuve que notre cité n'a jamais été prise d'assaut depuis. « Une couronne pour le cœur trépidant de notre corps. »

Zofi lui décocha un regard en biais. Elle aussi avait lu *L'Histoire*, nom d'une tempête de sable. Sa mère y avait veillé, elle tenait à lui donner la même éducation qu'à n'importe quelle jeune Kolonienne. *Pour que tu saches exactement ce qu'on pense des gens comme nous*.

– Pour ma part, je trouve révélateur le fait que le roi Ilian ait nommé Kolonya « le cœur des Contrées », juste avant de se lancer à la conquête des quatre autres, rétorqua-t-elle.

Surpris, l'aiglon battit des paupières.

– Nous n'avons pas *conquis* les autres Contrées. Leurs souverains et souveraines ont élu Ilian de Kolonya…

– Souverain provisoire, au cas où il faudrait de nouveau prendre les armes contre Génal, le coupa Zofi. Comme vous venez de le dire, cette histoire remonte à quatre-cents ans. Vous appelez ça du provisoire, vous ?

– Vous oubliez toutes les années que nous avons passées à combattre Génal.

Zofi haussa une épaule.

– Par intermittence, oui. Bien souvent avec des décennies de paix entre deux périodes de conflit. Qui plus est, ce n'est pas Rey-Kolonya et ses murailles jamais assiégées qui ont souffert le plus.

L'année précédente, la jeune fille avait été témoin de la dévastation provoquée par la Septième Guerre dans la Contrée de l'Est.

– Les Contrées extérieures sont nos premières lignes de défense, elles forment comme un corps protecteur.

Zofi eut un rire narquois.

– Demandez un peu aux membres de ce corps ce qu'ils pensent du fait d'être dispensables et jetables…

– Je ne comprends pas pourquoi vous méprisez tant Kolonya.

– Je suis peut-être en colère parce que le roi a envoyé des sbires anonymes m'enlever, me droguer et m'amener de force dans cette satanée ville, asséna-t-elle sèchement.

Puis elle grimaça. *Joue leur jeu*, mère l'avait mise en garde. Se disputer avec un aiglon n'était pas très malin.

– Vidal, déclara-t-il.

Elle fronça les sourcils.

– Pardon ?

– Je m'appelle Vidal. Maintenant, je ne suis plus un sbire anonyme.

Il s'essaya à un sourire, mais sa tentative ne fit que renforcer l'air méfiant de la jeune fille.

– Nous n'avions pas prévu de vous droguer. Vous vous méprenez sur les intentions du roi – il ne voulait pas qu'on vous amène à lui de force, vous êtes son invitée.

– Qu'il l'ait voulu ou pas, c'est bien ce qui s'est passé. Et vous ne m'avez toujours pas expliqué pourquoi.

– Vous n'avez qu'à demander à ces gens, répondit Vidal en donnant un coup de menton vers l'avant.

Zofi se rendit compte qu'ils avaient atteint les portes de la ville. Le pont jeté devant la herse grouillait de fermiers, de marchands et de visiteurs, mais au centre, fendant la foule tel un poignard, avançait une calèche couleur or vif, ornée des ailes déployées qui forment le blason étincelant du roi Andros.

L'attelage s'arrêta devant eux. Une portière s'ouvrit de l'intérieur et une demoiselle de compagnie tirée à quatre épingles en sortit.

– Dame Zofi, déclara-t-elle, je suis chargée de vous accompagner jusqu'à la citadelle d'Ilian.

Dame Zofi ?

Ces deux mots la stupéfièrent davantage que tout ce qu'elle avait entendu jusqu'à présent.

2

Akeylah

Les genoux endoloris, Akeylah frottait de toutes ses forces avec la brosse de crin. Malgré ses efforts, la tache sur le carrelage d'ardoise refusait de partir. Par la mer nourricière, comment ses frères et sa sœur avaient-ils pu faire autant de saletés en un seul repas ? Alors qu'elle hésitait à verser une nouvelle flaque d'eau savonneuse, des pas mal assurés l'arrachèrent à ses considérations. D'instinct, elle se figea et retint sa respiration. Elle reconnaissait cette démarche titubante.

Père.

Il était peut-être déjà suffisamment aviné pour passer sans remarquer sa présence. Akeylah ferma les yeux. Elle aurait voulu être comme la mer. Être de l'eau s'écoulant dans les interstices, invisible, indétectable.

Son souhait ne fut pas exaucé.

– C'est quoi ce bazar ?

Posté devant elle, il chancela.

– J'ai presque fini…

– Je t'en donnerai, moi, du « presque fini », railla-t-il d'une voix suraiguë. Est-ce que je t'ai *presque* demandé ce que c'est que ça ?

Il expédia un coup de pied dans le seau d'Akeylah et renversa l'eau sale dans la salle à manger.

– Il est midi, ma petite. Mes invités vont bientôt arriver. Tu crois que nous allons te regarder briquer le sol pendant tout le repas ? À moins que tu aies prévu de nous couper l'appétit en nous imposant ton ignoble visage ?

Akeylah courba la tête. Elle ne gagnerait rien à le provoquer. Un élancement douloureux parcourut son poignet gauche, réminiscence de la dernière fois qu'elle s'était défendue. L'os ne s'était jamais remis tout à fait, et cette séquelle lui rappelait en permanence la violence dont son père était capable.

– Je m'excuse, père. C'est ma faute.

– Ça, tu l'as dit ! s'exclama-t-il avant de vaciller, puis de se rattraper à la table pour déboucher sa bouteille avec les dents. Espèce de nullité. Ta mère s'est sacrifiée pour une moins-que-rien.

Akeylah serra la mâchoire et frotta de plus belle. Toujours les mêmes insultes. « Sale bonne à rien. C'est toi qui aurais dû mourir. » *Allez savoir*. Il avait sûrement raison. Elle n'avait jamais connu sa mère, qui était morte en lui donnant naissance, mais aux dires de tous, c'était l'épouse parfaite. Et la mère parfaite. Parfaite comme Akeylah ne pourrait jamais l'être.

«Tu lui ressembles comme deux gouttes d'eau », lui murmurait Polla, sa sœur aînée, le soir, lorsqu'elles étaient blotties chacune à une extrémité de la chambre qu'on les forçait à partager. *« C'est injuste qu'elle nous ait quittés et que toi tu sois encore là. »*

Le guérisseur de la ville avait recouru à toutes les dîmes curatives connues. Au bout du compte, ces interventions avaient sans doute achevé de vider la pauvre femme de ses forces, les Arts ayant consumé son sang tout autant que la maladie. Sur ce point, en tout cas, Akeylah marchait dans les pas de sa mère – elle utilisait les Arts dans l'espoir fou de se tirer d'affaire – et, par les mers sacrées, elle espérait de tout son cœur que sa tentative allait fonctionner.

Crac !

Elle tressaillit lorsque la bouteille se brisa et constella sa jupe d'éclats de verre.

– Tu m'entends ? Tu es une moins-que-rien, cria son père, penché vers elle.

Elle s'efforça de soutenir son regard.

Pourquoi les effets tardent-ils tant à se faire sentir ? Il aurait dû y avoir chez son père un changement visible, pourtant il paraissait toujours aussi vigoureux, hormis la couperose révélatrice qui tachait de rouge ses joues basanées.

– Je vous ai entendu, père, chuchota-t-elle.

Elle s'y était peut-être mal prise. À moins qu'on l'ait flouée.

Pendant des mois, elle avait procédé à des recherches. Assisté à toutes les foires et à tous les marchés de la ville,

même les rassemblements les plus obscurs comme les Anansées, fête traditionnelle originaire de la Contrée du Sud, où des femmes déguisées en fauves vendaient des fagots d'herbes vertes pour faciliter les accouchements.

En fin de compte, elle avait dégoté une piste. Une rumeur qui l'avait conduite à une foire plus marginale encore, qui n'avait lieu que tous les trois mois, lors de la triple pleine lune, dans la ruelle d'un poissonnier. Là, un murmure l'avait menée à un étal couvert d'une tenture noire tenu par une jeteuse de sorts étonnamment jolie, à la joue barrée d'une balafre qui s'étendait du coin de son œil foncé jusqu'à ses lèvres fines.

Akeylah avait alors pensé qu'elle avait enfin expié sa faute, qu'elle avait assez souffert. La mer nourricière lui avait envoyé une sauveuse.

L'envoûteuse aurait pu n'être qu'une fabulatrice. Une misérable vagabonde ou une folle. Rien ne garantissait l'authenticité des formules qu'elle lui avait enseignées. Mais, lorsque cette femme avait pris la joue d'Akeylah dans sa main calleuse et chuchoté « Il te tuera dans les quinze jours si tu n'agis pas », Akeylah l'avait crue.

La femme s'est peut-être trompée. La dîme n'a peut-être pas fonctionné. Me suis-je donné tout ce mal pour rien ?

– Tu as tué ta mère, reprit son père en lui postillonnant sur les joues. Et tout ça pour quoi ? Pour que nous nous retrouvions avec une écervelée fainéante qui lui ressemble et nous fait penser à elle…

Sa voix s'érailla.

– Je suis désolée, répéta-t-elle.

Encore une fois. Mais qu'importaient ses excuses, seul comptait ce qu'il entendait, et cela ne dépendait que de lui.

– Non, tu ne regrettes rien. Tu prends plaisir à tout cela. Tu te nourris de notre chagrin.

Il lui entoura la gorge de ses doigts boudinés. Et il serra. Elle vit des points lumineux. Dans sa bouche, sa langue lui parut gonflée, et ses yeux s'élargirent comme s'ils allaient éclater.

– Je rendrais service à toute la famille, ma petite. Personne ne te pleurerait.

Elle allait mourir de la même façon qu'elle avait vécu. Seule parmi des vautours perchés sur une falaise au bout du monde. Elle ferma les paupières. Le grondement du sang à ses oreilles lui évoquait la mer. Les rouleaux sur la grève.

Mer nourricière, accepte mon âme. Recueille-moi quand je quitterai ce monde…

Elle ne se rappelait pas la suite. Sa tête lui faisait mal. Son corps entier était endolori.

Soudain, à nouveau de l'air.

Akeylah s'effondra à genoux et remplit ses poumons avec avidité. Le sang afflua dans son cerveau, et tout se mit à tourner, à tanguer. Sa gorge palpitait, ses genoux la lançaient, mais elle était en vie. Elle respirait de nouveau.

Des paroles lui parvinrent. Des voix.

– … sûr ?

– Certain, père.

Elle reconnut la voix de son frère Sijaar, l'aîné de la fratrie. Cela ne lui fut d'aucun réconfort. Sijaar la détestait presque autant que son père. Tout comme Koren et Polla. Il les avait tous montés contre elle. Elle était la benjamine, celle qui n'avait pas été désirée. L'enfant conçue par accident, trop tard dans la vie pour que sa mère survive à sa naissance.

Aucun ne serait triste s'il me tuait, songea-t-elle. *Ils se plaindraient seulement de devoir récupérer mes corvées.*

– Dans le salon ? s'enquit père.

Puis ses pas s'éloignèrent dans le couloir.

Akeylah resta à quatre pattes, le souffle rauque. Le lendemain, elle aurait une voix de crapaud si elle tentait de parler. À supposer qu'elle soit en vie.

– Qu'as-tu encore fait, cette fois ? demanda Sijaar en poussant la bouteille brisée du bout du pied. Tu sais bien qu'il ne faut pas le contrarier quand il a un coup dans le nez. Surtout en ce moment.

Les affaires marchaient mal, et ce depuis la fin de la Septième Guerre, un an auparavant. Les quelques bateaux de pêche et la poignée de marins disponibles de la Contrée de l'Est avaient eu la plus grande difficulté à prendre la quantité de poisson nécessaire pour que la province puisse en exporter à Kolonya, en faire commerce afin de subvenir à ses besoins.

Akeylah contempla les tessons, la façon dont la lumière s'y reflétait. Elle avait cru que la guerre apprendrait un peu la compassion à Sijaar. Que sur le champ de bataille

il découvrirait que le vaincu n'est pas celui qu'il faut accabler. Que c'est celui qui porte le coup fatal qui est coupable.

Mais le conflit n'avait fait qu'endurcir ses frères. Sijaar et Koren, déjà des brutes épaisses à leur départ, avaient acquis un statut de dieux à leur retour. Ils plaisantaient au sujet des hommes qui, au sein de leur bataillon, étaient tombés. Sijaar les traitait de « mauviettes ».

Seule Akeylah semblait remarquer le tressaillement qui agitait sa paupière lorsqu'il tenait de tels propos. La peur tapie derrière ses fanfaronnades. Tout n'était qu'un mensonge bien enrobé. *Les morts méritaient de mourir*. Si on adhérait à cet adage, on pouvait vite se croire invincible.

Voyant qu'elle ne lui répondait pas, Sijaar sortit à son tour de la pièce comme un ouragan. Akeylah attendit qu'il soit loin pour soulever ses jupons et suivre sa cicatrice du bout de l'index.

Elle avait d'innombrables marques. Des traces de coupures et de coups, ainsi que d'autres, plus profondes, stigmates de blessures à l'âme. Mais aucune n'était semblable à celle qui courait sur l'extérieur de sa cuisse, aussi longue que sa main et large comme son doigt.

Celle-ci luisait.

Elle palpitait d'une faible nuance de bleu, comme une veine animée de vie. En cet instant, c'était la seule consolation d'Akeylah. La preuve qu'elle touchait enfin au but. Même si son père la tuait, il ne pourrait pas échapper à son sort.

Laissez libre cours à votre ignominie, père. La mienne s'accomplira quoi qu'il arrive.

Une vive agitation en provenance du couloir la ramena brusquement au présent. Elle lâcha ses jupons et cacha sa cicatrice en hâte.

Dans sa famille, tous recouraient aux Arts du sang – père dîmait pour augmenter sa mémoire lors de rendez-vous d'affaires, afin de se rappeler l'intégralité de ses conversations. Polla se ponctionnait pour rapporter ses provisions du marché, quant à Sijaar et Koren, ils connaissaient toutes les dîmes militaires.

Mais ce n'étaient là que les Arts du sang, accordés par les dieux aux peuples des Contrées dans un but particulier. Les Arts avaient sauvé les Contrées, conféré à ses habitants assez de force pour se libérer de Génal. Ils rendaient les hommes meilleurs, plus rapides, plus à même de protéger ce que dans les Contrées on chérissait plus que tout : la famille.

À l'inverse, les dîmes qui laissaient des cicatrices étaient plus qu'interdites. C'était une hérésie, une malédiction. La marque des Arts vulgaires. Grâce à ceux-ci, contrairement aux Arts nobles, on pouvait agir sur le sang *des autres*. Mais seulement entre membres d'une même lignée et dans les limites de quelques générations. Ils permettaient ce qu'Akeylah avait accompli : puiser dans le sang de son père pour y instiller un sortilège qui allait le tuer.

Le recours aux Arts vulgaires était plus grave que tout autre crime. Plus grave que le vol, l'espionnage, et même

le meurtre. C'était une perversion du don des dieux. Au temps du règne d'Idrylla, quand des espions génaliens avaient infiltré la cour et forcé par la torture la fille de la reine à jeter un sort à sa mère, la princesse comme ses tortionnaires n'avaient bénéficié d'aucune clémence. Quelle que soit la raison qui poussait quelqu'un à les employer, les Arts vulgaires étaient punis de mort.

Sa sœur Polla passa la tête par l'encadrement de la porte.

– Père te réclame dans le petit salon, annonça-t-elle, avec un bref regard à ses jupons.

Akeylah eut un coup au cœur. Polla avait-elle vu sa cicatrice ? Avait-elle deviné ?

Sa sœur se contenta de claquer la langue et de secouer la tête d'un air dédaigneux.

– Tu as l'air d'une chiffonnière, ajouta-t-elle avant de quitter la pièce d'un pas énergique.

Akeylah se leva d'un mouvement mal assuré. À cause de son père, sa gorge était endolorie, et ses genoux la lançaient. Pourtant, quand il l'appelait, elle obéissait. Elle avait retenu la leçon.

Dans le couloir, elle entendit des voix d'hommes. Des inconnus, sans doute des négociants. Père étant le magistrat de la région, marchands, trappeurs, pêcheurs et maçons défilaient dans leur demeure. Cela signifiait qu'un flot de rumeurs se déversait chez eux – d'abord au sujet du sabotage commis par les rebelles (ou de leur « acte défensif », comme préféraient le désigner certains Estiens) à la bataille de la baie Brûlée. Puis, plus

récemment, à propos du prince d'Argent, assassiné par un Voyageur à quelques pas de leur frontière. Les conjectures allaient bon train – l'assassin était-il à la solde des rebelles ? Ou bien engagé par Génal ?

En raison de tous ces ouï-dire, les visiteurs affluaient donc toujours plus nombreux –, et Akeylah devait les servir tandis qu'ils la couvaient, bien souvent, d'un regard concupiscent. Parmi ces hôtes de passage, on dénombrait autant de partisans de la rébellion que d'aiglons, ces derniers étant en général aux trousses des premiers. Elle avait entendu des récits au sujet du sort infligé à quiconque apportait son aide aux insurgés ou soutenait leur cause. On racontait que les soldats qui les capturaient ne prenaient pas la peine de les reconduire à Kolonya afin qu'ils puissent bénéficier d'un procès équitable. Tout était beaucoup plus facile si les prisonniers périssaient en chemin lors d'un « fâcheux accident ».

Sachant cela, Akeylah ne pouvait pas tout à fait reprocher leurs actes aux insurgés.

Elle ne cautionnait pas pour autant les attaques comme celle de la baie Brûlée, où la rébellion avait coulé des vaisseaux koloniens. Et elle n'approuvait pas qu'on assassine les chefs de Kolonya, même si selon certaines rumeurs ceux-ci, comme le prince d'Argent, étaient responsables des méthodes beaucoup plus violentes employées récemment contre les rebelles.

Mais elle comprenait la puissante colère qui couvait çà et là. Elle comprenait les tatouages que certains

marchands arboraient depuis quelque temps – l'espadon-voilier de Tarik, le symbole et l'ancien nom de la Contrée de l'Est, avant qu'elle se soumette à Kolonya et perde son indépendance.

Quand Akeylah poussa la porte du petit salon et se trouva face à deux aiglons du roi en uniforme d'apparat, des insignes d'aigle-tempête piqués à leur poitrine, sa première réaction fut de songer : *Pauvres rebelles. Ces soldats sont sûrement là pour les traquer.*

À cette seule pensée, son cœur se serra. Elle ne supportait plus l'idée des batailles, surtout quand elles opposaient deux Contrées.

Akeylah fit une révérence.

– Que puis-je servir à vos invités, père ?

Celui-ci ne répondit rien. Un aiglon aux cheveux gris se pencha en avant, les coudes sur les genoux.

– Nous ne sommes pas là pour votre père. C'est vous que nous venons chercher, Akeylah dam-Senzin.

Tout à coup, ses peurs changèrent de nature. S'intensifièrent. Le soldat lui adressait un sourire amical, mais Akeylah n'était pas assez naïve pour s'y fier. Une profonde angoisse l'assaillit. D'un mouvement réflexe aussitôt interrompu, ses doigts voulurent filer vers sa cicatrice.

– Je vous demande pardon ?

– Vous êtes sans doute fort surprise de notre visite, intervint l'autre soldat. Nous vous prions d'excuser notre arrivée impromptue. Nous aurions dû écrire pour annoncer notre venue, mais le temps nous manque.

– Nous sommes envoyés par le roi, ajouta l'homme aux cheveux gris. Il vous convie à la fête du Mois nouveau.

Elle écarquilla les yeux, les tourna brusquement vers son père. À en juger par son teint livide, il était aussi décontenancé qu'elle.

Le silence s'éternisa, puis elle se rendit compte que les soldats attendaient sa réponse. Elle n'avait pas l'habitude qu'on lui pose des questions, et encore moins qu'on lui laisse la possibilité de répondre.

Avait-elle le choix ? On ne refusait pas une invitation du roi Andros. Même si elle ne comprenait pas pourquoi elle seule était conviée. Elle était issue d'une lignée noble, bien que les habitants de l'Est soient peu attachés à ces conventions. Mais si le roi avait l'intention d'accueillir sa famille à la cour, les frères et la sœur d'Akeylah auraient dû être tous concernés, ou alors seulement Sijaar, en qualité d'aîné.

Pouvait-il s'agir d'un piège ? D'une ruse pour l'attirer à Rey-Kolonya, de sorte que le roi puisse obtenir la preuve de sa trahison ? Sur sa cuisse, la marque de sa culpabilité la démangea. Il suffisait qu'une seule personne l'aperçoive, alors qu'elle se dévêtait ou se baignait, pour que son compte soit bon.

Ça n'avait pas d'importance. Si cela lui permettait de s'enfuir, même une condamnation à mort serait à ses yeux une échappatoire bienvenue. Lorsqu'il faudrait l'appliquer, le roi se montrerait moins cruel que son père.

– Ce sera un honneur de me rendre auprès de mon roi. Merci, messieurs.

– Je m'en réjouis, répondit le soldat aux cheveux argentés. C'est heureux, car nous devons partir dans l'heure.

Il contempla la tenue d'Akeylah. La jeune fille rougit.

Elle n'avait pas les traits d'une Estienne. Ses cheveux d'un brun cuivré dégringolaient en mèches ondulées difficiles à tresser. Ses yeux étaient immenses et d'un vert-jaune inhabituel, pas bleus comme ceux de ses frères et sœur. Cette couleur donnait à sa peau, pourtant plus foncée que celle de sa famille – mais pas aussi basanée que celle des aiglons –, un aspect blême.

Les haillons qu'elle portait alors pour le ménage, une chemise déchirée et une jupe froissée, ne faisaient qu'empirer son apparence.

Le soldat eut le tact de se contenter d'un sourire.

– Veuillez vous habiller pour la cour, dame Akeylah.

Dame Akeylah ?

Selon les conventions de Kolonya, elle était en effet une dame, mais personne ne s'était jamais adressé à elle en ces termes. Pas même les autres aiglons et soldats de passage. On ne l'avait toujours appelée que « petite » ou « jeune fille », ou parfois, quand ils étaient assez pris de vin pour se montrer grivois, « ma sirène ».

Akeylah fit une nouvelle révérence.

– Je vais préparer mes bagages de ce pas.

Elle allait sans doute se vêtir pour son propre enterrement. Rien de bon ne pouvait advenir de cette situation.

Toutefois, lorsqu'elle ouvrit la porte et surprit ses frères et sa sœur en train de jouer des coudes pour être au plus près de la serrure, elle ne put réprimer un vif amusement.

– Ce sont des aiglons ? chuchota Koren.

– Vous croyez qu'ils pourchassent des rebelles ?

Sijaar fit mine d'asséner un crochet au visage d'un insurgé ; Akeylah exécuta un pas de côté pour esquiver le coup.

– Ce sont peut-être des recruteurs, suggéra Polla. Vous avez combattu à la guerre, tous les deux.

– Tu sais bien que les Estiens comme nous ne sont bons que pour servir de chair à canon ou croupir dans les cales des navires de guerre, railla Koren. Jamais Andros ne nous offrirait une place au sein de sa garde.

– Alors même que nous avons versé notre sang pour lui, maugréa Sijaar.

Akeylah s'éloigna d'un pas rapide, les laissant à leurs chamailleries. Qu'ils s'interrogent donc sur le sens de ces mystérieux évènements. Pour sa part, elle espérait de tout son cœur que son armoire de fripes renfermait au moins une robe assez convenable pour se présenter devant un roi.

3

Florencia

Malgré l'approche de l'aube qui allait bientôt effacer les étoiles encore visibles par les fenêtres, les festivités battaient leur plein dans les appartements de lord D'Vangeline Rueno, à la citadelle d'Ilian. Sur la piste de danse, sa fille Lexana donnait le ton, son rire aigu se répercutant sur les fresques dorées à la feuille d'or et finement ouvragées.

Il n'avait pas regardé à la dépense pour cette fête, le bal d'entrée dans l'âge adulte de sa fille. La fontaine de chocolat chaud emplissait les tasses à la chaîne, et de volumineuses décorations en papier crépon argenté, figurant les symboles des cinq Contrées, flottaient dans la salle. L'espadon de la Contrée de l'Est dérivait au plafond, poursuivi par le grand fauve de celle du Sud, le marche-sable du Nord, le héron de l'Ouest, et bien sûr, plus imposant que tous les autres, l'aigle-tempête de Kolonya. Les vastes ailes de l'oiseau touchaient presque

les deux extrémités de la voûte – et sa représentation exagérait à peine sa taille réelle.

Florencia, que tous appelaient Ren, observait les lieux depuis sa place parmi les demoiselles de compagnie. Elle se tenait dans l'ombre d'un balcon, où nul ne la voyait ni ne souciait d'elle. Quand sa maîtresse aurait besoin de son aide, on attendait d'elle qu'elle apparaisse immédiatement au bras de la noble, comme si elle avait lu dans ses pensées.

D'ordinaire, Florencia excellait dans cet art. Cette nuit-là, elle avait d'autres préoccupations.

Le mois dernier, on avait surpris une domestique dans le lit d'un nobliau. On aurait dû la renvoyer pour conduite inconvenante, mais il s'agissait d'une des servantes favorites de lord Rueno. Il avait donné son assentiment pour leur union. Après qu'un homme de la stature de Rueno avait indiqué publiquement son approbation, les parents du noble n'avaient eu d'autre choix que de l'autoriser à épouser la roturière. Cette fille dînait désormais à la cour, même si elle restait aux marges de la grande salle de banquet.

Depuis, Florencia gardait un œil acéré sur les proches de lord Rueno. Elle n'avait aucune intention de croupir chez les domestiques toute sa vie. Si elle devenait la nouvelle préférée de Rueno, elle réussirait peut-être un jour à améliorer sa situation à son tour.

Ren regardait dame Lexana bavarder avec lord Gavin. *Ça*, ce serait un bon parti pour la jeune femme. La lignée

de Gavin remontait aux rois d'Oonkip, aux temps où la Contrée de l'Ouest se nommait encore ainsi. À Kolonya, ses ancêtres avaient fait fortune dans le négoce du bois de construction. En raison des guerres incessantes, Kolonya achetait des quantités de bois-roc. Des matériaux nécessaires à la conception des navires.

Le regret la foudroya. *7 vaisseaux. 1854 soldats*.

Elle ne voulait pas y penser. Ce n'était pas le moment. Elle avait retenu la leçon, et ne répéterait jamais son erreur. Elle devait aller de l'avant. Vers l'avenir qu'elle allait se bâtir.

Lexana s'appuya au bras de Gavin, une étincelle dans les yeux. Les anecdotes du garçon n'en finissaient jamais. Pour une fois, néanmoins, il avait trouvé un public enthousiaste. À chaque rire de Lexana, il rayonnait davantage.

Mais l'hilarité de la jeune fille attirait d'autres regards que celui de Ren. Y compris le pire de tous.

Ren se glissa hors de l'alcôve des domestiques lorsque la vipère la plus venimeuse de cette fosse aux serpents rejoignit Lexana et Gavin.

La maîtresse de Ren, dame D'Garrida Sarella, avait la réputation d'abandonner dans son sillage cœurs brisés et respectabilités anéanties. Le sourire affuté qu'elle présentait à lord Gavin indiquait son intention d'ajouter le jeune homme à son tableau de chasse.

Sarella battait de ses cils aux extrémités émeraude. La jeune noble était d'une beauté presque surnaturelle – pommettes parfaites, nez élégant, peau d'un brun

splendide. Sarella, qui avait tout de la Kolonienne idéale, usait de sa beauté comme un soldat manie son épée.

– Gavin, dit-elle, laissant fondre le prénom du garçon sur sa langue comme du chocolat. Je ne t'ai pas vu de toute la soirée. Tu ne m'aurais pas abandonnée à cette assemblée ennuyeuse, tout de même ?

Elle lui présenta sa main.

– Loin de moi cette idée, répondit Gavin, avant de porter les doigts de Sarella à ses lèvres, sans un regard pour Lexana.

Sarella lui saisit le coude, que l'autre jeune fille tenait encore quelques secondes plus tôt.

– Le Soleil soit loué. Lors de notre dernière rencontre, tu avais à peine commencé à me relater le rôle que tu avais joué dans la Septième Guerre, et depuis, je suis au supplice de connaître la suite…

– Dame Sarella, intervint Ren en leur coupant la route.

Elle aurait normalement eu l'obligation de prendre le parti de sa maîtresse, mais si elle voulait s'attirer la faveur de lord Rueno, elle allait devoir revoir ses priorités.

De surcroit, force était de reconnaître que Sarella l'agaçait plus que la plupart des autres femmes de la cour. Ça promettait d'être amusant.

Sarella plissa les paupières.

– Je ne t'ai pas appelée.

– Je sais, madame, répondit Ren en courbant la tête pour feindre de s'excuser. Mais lord Jadin vous fait demander.

Lord Jadin, que Sarella, pendant la moitié de cette maudite soirée, s'était démenée pour arracher aux bras de dame Halley.

– Cela concerne un bien que vous lui auriez laissé par inadvertance un peu plus tôt.

Ren dut fournir un immense effort pour réprimer un rictus narquois en voyant la colère qui flamboya dans les yeux de Sarella. Le regard de Gavin passa de l'une à l'autre, puis se porta sur dame Lexana. Pauvre idiot.

– Souhaitez-vous que j'aille vous le chercher ? poursuivit Ren, d'une voix douce et innocente. Ou voulez-vous retrouver Jadin dans sa suite pour le récupérer ? C'est votre préféré, madame, celui qui est brodé de dentelle, alors je suppose que vous tenez à ne pas le perdre.

Le stratagème fonctionna. Gavin se dégagea du bras de Sarella, un sourire aussi poli que froid aux lèvres.

– Vous avez à faire, semble-t-il, dame Sarella. Je garde mon histoire pour une prochaine fois.

Gavin et Lexana s'éclipsèrent vers la piste de danse. Un bref instant, Ren savoura le fruit de ses efforts.

Son plaisir fut de courte durée.

Sarella la foudroya du regard.

– Tu me le payeras, ma petite.

Ma petite. Qu'importait que Sarella et Florencia aient le même âge. Qu'elles aient toutes les deux grandi dans la citadelle, nourries aux mamelles de la politique et de la rancune. Elles étaient semblables, et ne devaient leurs destinées différentes qu'au hasard de leur naissance et de

leurs parents – des nobles pour Sarella, une domestique et un père inconnu pour Florencia.

C'était injuste. Il était anormal que des filles comme Sarella aient la possibilité de s'élever dans la société, alors que d'autres, comme Ren – plus intelligentes, plus rusées, plus *douées* pour ce jeu – se voyaient contraintes de croupir dans l'ombre en attendant leurs instructions.

Ren espérait qu'elle avait misé sur le bon cheval. Elle jeta un coup d'œil en arrière et chercha lord Rueno dans l'assemblée. Il était occupé, mais sa fille lui soufflerait sans doute, s'il la questionnait, le nom de la servante qui l'avait aidée à danser au bras d'un bon parti…

Ce n'est pas grave. Depuis toujours, Sarella s'employait à faire de la vie de Ren un enfer. Elle multipliait contre elle les récriminations mesquines et la convoquait en pleine nuit, ou bien elle la réprimandait d'une voix avinée, l'accusant d'avoir égaré des objets qu'elle-même avait abîmés ou perdus. Ren ne comptait plus le nombre de fois où Sarella s'était plainte d'elle auprès de madame Oruna, l'intendante. Quelques accusations de plus ou de moins n'allaient pas changer grand-chose – même si elle l'avait voulu, Oruna ne pouvait pas renvoyer Ren. Car celle-ci savait de qui sa supérieure partageait la couche toutes les nuits.

Elle se contenta d'afficher un sourire factice quand Sarella s'éloigna d'un pas rageur. Quel que soit le retour de bâton qu'elle aurait à endurer, le dépit qui se peignait sur le visage de cette harpie en valait la peine. Tout comme

cela valait la peine de ne pas bouger d'un pouce lorsque Sarella se fraya un chemin jusqu'au bar en chancelant.

Ren continua à se réjouir de sa maigre victoire, même quand Sarella décida de noyer sa gêne dans plusieurs flûtes de nectar d'amarante, qu'elle but coup sur coup. Même quand, ivre, elle lui ordonna de la raccompagner chez elle.

– Il serait inconvenant pour une demoiselle de compagnie de laisser sa maîtresse rentrer par elle-même dans un tel état, n'est-ce pas ? siffla Sarella d'une voix basse, juste avant de trébucher de façon si spectaculaire que Ren la rattrapa par réflexe.

Par le Soleil tout-puissant. Même ivre, Sarella était une adversaire redoutable. Elle savait que Ren ne pouvait pas la négliger lors d'une fête si prestigieuse. Lord Rueno l'observait, s'assurant que ses invités quittent les lieux sans désagrément. Elle hocha donc la tête vers lui, passa le bras de Sarella autour de ses épaules, et s'attela à la tâche difficile de reconduire la jeune fille aux appartements des D'Garrida. Les couloirs de la tour de bois de rose ne lui avaient jamais semblé aussi longs, avec Sarella qui pesait de tout son poids contre sa hanche et dont l'haleine brûlante empestait l'alcool floral.

– Enfin arrivées à bon port, maugréa Ren en atteignant l'énorme porte en bois-roc.

Elle dut mobiliser le peu de force qui lui restait pour la pousser. Elles franchirent toutes deux le seuil d'un pas titubant.

Les premières lueurs du soleil teintaient déjà de rose les voilages. Il lui faudrait prévenir la femme de chambre de décaler l'heure du petit-déjeuner.

– Alors, pourquoi Gavin ? s'enquit Sarella, qui présenta son dos à sa servante afin qu'elle la déshabille.

Ren entreprit de délacer les quatre éléments de l'ensemble en soie très élaboré, qui paraissait compter davantage de nœuds et de cordons que de tissu à proprement parler.

– Tu as des vues sur lui ? reprit la jeune noble, en mangeant ses mots.

Ren ne commettrait pas deux fois l'erreur de la sous-estimer ; elle se garda de répondre et tira sur les lacets plus fort que nécessaire.

– Je te le laisse, poursuivit Sarella, dont les cheveux coupés court, à la dernière mode, effleurèrent ses pommettes. Moi, je vise plus haut. Mon voyou préféré revient à la cour la semaine prochaine.

Les doigts de Ren se figèrent. Incapable de résister, elle regarda dans le miroir et vit Sarella qui souriait à son propre reflet, comme un fauve s'apprêtant à bondir sur un ara.

Elle ne parle tout de même pas de…

Mais Ren connaissait bien les goûts de Sarella. Elle se rappelait la façon dont elle avait couru après ce garçon, la dernière fois.

– L'ambassadeur de l'Est nous rend de nouveau visite ?

Sa voix ne trembla même pas. Elle devenait vraiment douée à ce petit jeu.

– L'ambassadeur Danton m'a écrit la semaine dernière, expliqua Sarella, dont les cils papillonnèrent encore. Il lui tarde de me revoir, m'indique-t-il dans sa lettre.

Évidemment. Ren aurait dû s'en douter. D'abord la baie Brûlée, puis l'assassinat du prince Nicolen il y avait deux mois de cela… De toute évidence, les Estiens n'allaient pas s'arrêter avant que Kolonya ait été matée.

Danton allait donc avoir besoin de renseignements très bientôt.

Son sang se glaça.

Les cinq Contrées n'étaient pas étrangères aux effusions de sang. Depuis que cinq groupes distincts d'envahisseurs génaliens s'étaient établis dans les Contrées alors inhabitées, la souffrance avait été leur lot quotidien. D'abord en tant que cinq colonies distinctes, occupées et administrées d'une main de fer par Génal, qui les exploitait et pressait au maximum les colons. Puis, quand, quatre-cents ans auparavant, les Contrées avaient déclaré leur indépendance et déclenché la première guerre pour la Reconnaissance, elles avaient versé leur sang pour la liberté. Depuis ce premier conflit, six autres avaient ensanglanté leurs terres, chacun plus meurtrier que le précédent.

Mais la bataille de la baie Brûlée était une tout autre affaire. Il ne s'agissait pas d'une attaque de Génal.

Six mois après que l'encre avait séché sur les septièmes accords de paix avec Génal, les rebelles de l'Est avaient tendu une embuscade à la flotte kolonienne pour se

venger de l'avidité supposée de Kolonya, qui s'appropriait trop les ressources des Contrées à leur goût.

Comme si un carnage supplémentaire pouvait être la solution. Comme si une guerre intestine pouvait réparer les ravages d'un conflit extérieur.

Sept navires de transport de troupes avaient coulé, soit une large partie de ce qui restait de l'armada kolonienne. Mille-huit-cents aiglons, marins et fantassins avaient péri. Seuls quelques survivants avaient pu témoigner de l'horreur du massacre, raconter le feu qui se répandait sur des traînées de pétrole, les hurlements de leurs compatriotes qui se noyaient dans les eaux enflammées de la baie de Davenforth – que l'on connaissait mieux désormais sous le nom de baie Brûlée.

Pourquoi étaient-ils morts ?

Parce que Florencia avait été assez bête pour accorder sa confiance à un homme dont la vie reposait sur la trahison.

– À ce propos, poursuivait Sarella, je dois parler à madame Oruna. J'aurai besoin d'une demoiselle de compagnie plus compétente pendant le séjour de Danton. Il est très… exigeant.

Les mains de Ren tremblaient tant qu'elle parvint à peine à retirer la robe de sa maîtresse. Elle dut fournir un immense effort pour garder un visage impassible, ne rien montrer.

Ses souvenirs affluaient.

Danton dans la grotte, leur lieu de rendez-vous secret, l'unique endroit de la citadelle où ils pouvaient être seuls.

Danton qui la prend dans ses bras, la contemple avec un sourire désarmant. Les lèvres du jeune homme sur sa peau, brûlantes comme la braise.

Danton qui lui susurre à l'oreille, se confie à elle au sujet de l'agitation qui secoue la Contrée de l'Est, de ses difficultés en tant qu'ambassadeur.

Danton qui la traite en égale, du moins en tête à tête.

Danton qui, en public, l'ignore. Flirte avec les jeunes femmes de la cour. Danse avec Sarella, affichant son sourire le plus charmeur, une main autour de la taille de sa cavalière, et lui donne la réplique dans son jeu de séduction.

Danton qui lui jette un coup d'œil entre deux danses tandis qu'il remplit le verre de Sarella.

– Tu ne verras pas d'inconvénient à être nommée auprès de quelqu'un d'autre, je suppose.

Sarella leva les bras comme chaque soir. Les dames ne devaient jamais être obligées de se vêtir elles-mêmes – que le Soleil les en garde. Cette fois, la nudité de Sarella fit à Ren l'effet d'un défi. D'une provocation.

– Ça t'a toujours déplu de me voir en sa compagnie, n'est-ce pas ?

Ren prit la chemise de nuit de sa maîtresse et la lui enfila, les yeux braqués sur ceux de la jeune noble dans la glace. Elle lui fit un sourire, assez large pour cacher combien il était forcé.

– Si vous le dites, dame Sarella.

Dès que Sarella eut mouché ses chandelles, Florencia regagna les quartiers des domestiques. Elle aurait pu contourner la salle commune et aller directement à son réduit – pauvrement meublé d'une paillasse et d'une petite étagère carrée, le seul espace au monde qu'elle pouvait considérer comme son chez elle. Mais elle ne trouverait pas le sommeil. Qu'importait son état d'épuisement, son esprit tourbillonnait.

Danton revient.

Et avec lui, tout ce que Ren s'efforçait d'éviter depuis six mois. Leur désir fougueux lorsqu'ils s'embrassaient. La franchise avec laquelle il lui confiait ses plus grandes peurs. Celle avec laquelle elle lui rendait la pareille, comme jamais elle n'avait osé le faire auparavant. Elle s'était ouverte à lui, plus encore qu'avec Audrina, sa meilleure amie. Ils avaient partagé leurs rêves, leurs espoirs, leur ambition de tirer davantage de la vie que ce qu'on leur avait accordé à la naissance.

Puis cette même ambition avait poussé le jeune ambassadeur à la poignarder dans le dos.

Il serait bientôt de retour, et raviverait bien plus qu'une simple peine de cœur. Si jamais il racontait à quiconque ce qu'elle avait fait…

Non. Danton avait bien des défauts, mais l'indiscrétion n'en faisait pas partie.

En tout cas, elle l'espérait.

Au lieu de dormir, Ren alla donc chercher sa meilleure amie. Comme d'habitude, elle la trouva isolée

dans un coin. Ren ignorait quelle était l'origine de cette manie – son goût pour la solitude, ou la conviction des autres servantes qu'elle était trop réservée pour se mêler aux autres. Ren avait tenté de l'inclure dans son cercle de connaissances plus large, mais Aud s'était toujours débrouillée pour rester à part.

C'était regrettable, car c'était la plus brillante de toutes, à l'exception possible de Ren. Mais si elle préférait la solitude, soit.

– Aud, dit Ren en s'asseyant lourdement sur le banc, avant de contempler le tas de produits de nettoyage et de draps sales sous lequel Audrina croulait. Essaie l'huile de lavande, c'est moins abrasif que le détachant, pour la soie.

– Déjà essayé. Celui-ci est fichu, je pense.

Audrina frotta les taches marron foncé sur l'étoffe claire.

– Que s'est-il passé ? Quelqu'un a mal visé son pot de chambre ?

Audrina pouffa.

– Non, rien d'aussi répugnant. Dame Halley s'est un peu emballée avec son chocolat chaud d'avant le coucher.

Ren soupira.

– C'est un miracle que certaines de ces femmes sachent manger elles-mêmes leur bouillie d'avoine.

– Ne raconte pas de sottises. Aucune ne s'abaisserait à manger des flocons d'avoine, voyons.

Toutes les deux rirent, puis Audrina décela l'expression maussade de Ren, et ses mains s'immobilisèrent.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Ren poussa un autre soupir.

– Il n'y a que toi qui sois capable de faire ça, tu sais ?

– Quoi, lire en toi comme dans un livre ? rétorqua la jeune fille en haussant les sourcils. Ça, ça m'étonnerait. Quand tu es contrariée, tu te tiens toute voûtée.

Elle l'imita en courbant exagérément les épaules.

– Et quand tu es en colère, tu fais une moue boudeuse, on dirait un canard…

– Ça suffit, ordonna Ren en donnant une tape sur le bras de son amie. J'ai compris, je suis facile à déchiffrer.

Le silence s'installa, sans qu'elles en éprouvent de gêne dans un premier temps, puis il finit par devenir pesant. Au bout d'un moment, Ren se racla la gorge.

– Il revient bientôt.

Elle n'eut pas besoin de préciser de qui elle parlait.

Audrina jura.

Elle ignorait tout du secret qui liait Ren et Danton – du véritable danger que représentait son retour. Mais elle était au courant de leur aventure. Elle avait souvent dépanné son amie quand celle-ci avait dû aménager sa journée de travail pour s'éclipser avec lui quelques heures.

– Comment le sais-tu ? Il ne t'a pas écrit, quand même ? Si ce sale goujat essaie de raviver la flamme, je te jure que…

Ren eut un rire amer.

– Non, ce n'est pas ça du tout. Ne t'inquiète pas, ajouta-t-elle lorsqu'elle vit se creuser le froncement de

sourcils de son amie. Je ne me laisserai pas embobiner, de toute façon.

Audrina s'apprêtait à lui répondre lorsque la porte s'ouvrit à la volée et claqua contre le mur. Elles levèrent brusquement la tête, surprises. De si bonne heure, seule une demi-douzaine d'autres domestiques occupaient la salle commune, la plupart étaient encore en train de lacer le corsage de leur uniforme. Des cris perçants retentirent quand certaines reconnurent l'intrus – c'était Josen, l'un des écuyers, qui se cacha les yeux un peu trop tard.

– Ordre de la couronne, annonça-t-il d'une voix forte pour qu'on l'entende malgré les protestations. Florencia est convoquée dans la salle du trône.

Ren se glaça.

On ne convoquait jamais les servantes par leur prénom. On ne les envoyait surtout pas chercher par un écuyer, et certainement pas pour leur enjoindre de se rendre dans la salle du trône. Si une dame avait besoin d'aide, elle faisait tinter sa cloche, et la première demoiselle de compagnie disponible répondait à l'appel.

Ren se leva et adressa un signe de tête à Josen. Puis elle échangea un regard nerveux avec Audrina.

– Pas de quoi s'inquiéter, j'en suis sûre, chuchota cette dernière.

Ni l'une ni l'autre ne sembla convaincue.

Si dame Sarella avait passé outre l'autorité d'Oruna pour déposer une plainte officielle, Ren pouvait tirer un trait sur sa vie confortable dans la citadelle. Sans parler

d'un éventuel espoir de s'élever dans la société. Par le Soleil tout-puissant, comment avait-elle pu jouer un coup aussi médiocre ? Rueno avait-il remarqué qu'elle avait aidé sa fille ? Cela suffirait-il à la racheter ?

Et si… Son ventre se noua de plus belle. Ça ne concernait peut-être pas du tout Sarella. Les nobles ne se mêleraient pas de renvoyer une demoiselle de compagnie – ils en laisseraient le soin à madame Oruna.

Mais si Danton cherchait à s'attirer la faveur du roi en révélant qu'une traîtresse sévissait dans la citadelle…

À Kolonya, la seule clémence qu'un traître puisse espérer était de recevoir une dose mortelle de venin spectre au lieu de subir une exécution plus cruelle. Dans les deux cas, la mort était assurée.

Ren redressa les épaules et traversa la salle la tête haute. *Tu ne peux pas contrôler ta destinée*, lui répétait souvent sa mère. *Seulement la façon dont tu l'affrontes*.

Quelle que soit la forme qu'allait prendre le jugement du Soleil, Ren le regarderait en face.